

Patricia Dahan

Éthique et langage

Dans les deux précédentes séances de ce séminaire, il a été question du bien-dire en référence au doute sur la promesse, aux discours, au silence. Pour ma part, je vais aborder cette notion amenée par Lacan dans *Télévision* dans son rapport avec le non-sens.

La question du sens est très présente dans le séminaire contemporain de *Télévision*, « RSI », ainsi que dans le séminaire qui le précède, « Les non-dupes errent ». Le sens est abordé non pas dans son acception commune mais à partir d'un nouage entre les notions de sens, de non-sens et d'effet de sens.

Dans la partie du texte de *Télévision* où apparaît la formule « il n'est d'éthique que du bien-dire », sont écrits en marge les mots suivants : « Il n'est d'éthique que du bien-dire », points de suspension... et, en marge du paragraphe suivant, les points de suspension reprennent et sont suivis de : « ...savoir que de non-sens ». Ces quelques points de suspension supposent un lien, du moins un parallèle entre ces deux formules, et c'est ce que je voudrais interroger ici en mettant en rapport éthique et savoir ainsi que bien-dire et non-sens.

Dans le contexte de l'enseignement de Lacan, les termes éthique, bien-dire, savoir et non-sens sont à prendre dans un registre particulier. Sans donner une définition exhaustive je vais les résumer rapidement pour cerner la façon dont on va les utiliser :

– l'éthique de la psychanalyse n'est pas une morale, ni une philosophie du bien. Elle s'articule au désir. Le désir étant marqué par la métonymie, du fait qu'il ne pourra jamais être atteint, est en ce sens un effet de langage ;

– le bien-dire ne consiste pas à dire le bien, n'est pas de l'ordre du sens. Le bien-dire, c'est la parole pleine, pleine du double sens des mots, soit de l'équivoque du langage ;

– le savoir n'est pas la connaissance. Le savoir, c'est l'effet de sens que permet le déchiffrement de ce qui s'écrit du symptôme ;

– le non-sens n'est pas le contraire du sens. Le non-sens, c'est la poésie, le mot d'esprit, tout ce que permet l'équivoque du langage.

Dans le texte qu'accompagnent ces formules du *manuductio*, Lacan définit la tristesse comme une faute morale, une lâcheté morale à laquelle correspond un rejet de l'inconscient. Il y oppose la vertu du *gay savoir*.

Le savoir comme vertu, tel que Lacan l'aborde, ne consiste pas à donner du sens ou à comprendre, il consiste en un déchiffrement. Pour faire émerger ce savoir, il s'agit de réduire ce qui jusque-là faisait sens pour le sujet. À partir de quoi le devoir de bien-dire pour Lacan n'est pas de donner du sens, mais on peut l'atteindre par le déchiffrement d'un savoir inconscient et c'est ce à quoi conduit l'analyse.

Un rapport étroit entre inconscient et langage

Le propre de la structure du langage, c'est d'être déchiffrentable, et le langage est la condition de l'inconscient. On peut donc examiner à partir de ce rapport entre inconscient et langage en quoi le bien-dire est à rapprocher du non-sens plutôt que du sens.

Lacan oppose dire le bien au bien-dire, l'un est l'envers de l'autre ; dire le bien serait la position du discours du maître, tandis que le discours de l'analyste favorise le bien-dire. L'un affiche le sens tandis que l'autre, pour faire émerger la jouissance, s'attache à l'équivoque dans le langage et favorise l'effet de sens.

Or l'effet de sens n'est pas le sens, il se produit dans le langage par la substitution d'un signifiant par un autre signifiant, par le non-sens propre au mot d'esprit, par le pas de sens avec l'équivoque du mot « pas » tel que Lacan en parle dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient*.

En repérant dans la structure de l'inconscient, tel que décrit par Freud, les lois du langage, Lacan se réfère à la linguistique pour montrer que le sens dans la phrase est donné par la substitution de signifiants. Au-delà de cette constatation, Lacan insiste sur la dissymétrie du signifiant et du signifié. S'il met en avant le rôle prépondérant du signifiant dans la pratique analytique, il indique que le signifiant n'a pas de sens propre, il est comme un vase, c'est-à-dire la création d'un

vide qui laisse la possibilité de le remplir. Cela revient à dire qu'il n'y a pas d'arbitraire du signifiant, pas de signifiant auquel est associé un signifié, mais une articulation signifiante qui fait surgir l'effet de sens – Lacan dit aussi « effet de cristal » – et c'est cet effet de sens qui révèle au sujet sa division. La division vient du fait que, selon la définition qu'en donne Lacan, le signifiant ne peut représenter un sujet qu'à condition d'être articulé à un autre signifiant.

En faisant entrer la notion de sujet, Lacan donne une autre dimension au langage que celle donnée par la linguistique. Il précise dans « Radiophonie » que « le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel ». Il poursuit : « D'où mon énonciation : il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu formulable dans la structure ¹. » Il précise un peu plus loin que la structure, c'est le réel comme impossible ². Donc, pour Lacan, il n'y a pas de signifiant qui puisse faire sens pour décrire cette formule ; à ce signifiant qui ne peut pas s'écrire viennent se substituer tous les autres signifiants, ce qui s'écrit, s'écrit à partir de l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel. Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan développe abondamment cette question.

Je reviens sur ces notions qui sont déjà bien connues pour examiner de plus près la façon dont Lacan passe de la linguistique à l'effet du langage sur la structure de l'inconscient. La linguistique décrit l'aspect symbolique de la structure du langage, tandis que la psychanalyse introduit l'idée que s'instaure par le symbolique la catégorie du réel. C'est en ce sens que la condensation n'est pas tout à fait la même chose que la métaphore. L'effet de condensation se produit à partir du refoulement et fait retour sous la forme du symptôme, que Lacan à partir du séminaire « RSI » définit dès la première séance comme du réel – « le symptôme c'est du réel ».

À la structure du langage dans l'inconscient, il faudrait ajouter ce que Lacan appelle dans « Radiophonie » « l'alluvion du langage », que l'on peut représenter comme les effets de langage « préalables à la signifiante du sujet ³ » et qui donnent au langage dans son rapport à l'inconscient sa dimension de réel.

1. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 413.

2. *Ibid.*, p. 422.

3. *Ibid.*, p. 417.

Ce réel qui s'instaure par le symbolique produit un chiffrage qui apparaît dans les formations de l'inconscient et qui fait du symptôme une énigme à déchiffrer. Lacan souligne dans l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » qu'avec la structure du signifiant, « la structure du langage permet le chiffrage ». En introduisant dans le langage la notion de sujet avec son effet de division, la psychanalyse s'écarte de la linguistique et fait apparaître la dimension du réel dans le langage.

Lacan souligne que chaque discours a sa propre éthique. Or, ce qui différencie l'éthique de la psychanalyse de celle des autres discours, c'est que ce n'est que dans le discours de la psychanalyse que le sujet est à la place de l'Autre. Il met ainsi en évidence l'effet de division du sujet, effet de division qui se produit à partir du langage. En s'attachant à la structure du langage pour approcher l'inconscient, Lacan affirme dans la « Conférence à Bruxelles » de mars 1960 sur l'éthique de la psychanalyse que « la réflexion éthique consiste en ceci : le propre de l'inconscient freudien est d'être traduisible ». Or, à ce stade ce qui se traduit c'est le signifiant avec ses dimensions synchronique et diachronique. Entre la « Conférence à Bruxelles » contemporaine du séminaire sur l'éthique et *Télévision*, il y a un écart de plus d'une dizaine d'années où l'on passe de la réflexion éthique de l'inconscient traduisible à l'éthique du bien-dire qui est de l'ordre du déchiffrage d'un savoir inconscient et permet de révéler un réel qui concerne la jouissance.

Le bien-dire est ce à quoi conduit l'analyse qui ne cherche pas à donner du sens mais consiste dans le déchiffrage d'une écriture. Dans le séminaire « RSI » comme dans la « Conférence à Genève », Lacan insiste sur le fait que les symptômes ont un sens, mais pour réduire le symptôme il ne faut pas lui donner du sens. Le symptôme est comme la lettre, il n'est pas à lire ou du moins il se lit en le déchiffrant. Ce sont les signifiants qui ont constitué le symptôme qui sont à lire et que l'on peut atteindre par l'association libre dans l'analyse. Association libre qui laisse une place à l'équivoque du langage.

À partir de « La troisième », Lacan avance que « l'interprétation n'est pas interprétation de sens mais jeu sur l'équivoque ». Il met l'accent sur l'équivoque du langage comme il l'avait déjà fait dans la première conférence de Rome, « Fonction et champ de la parole et du langage », mais depuis il a introduit son concept de *lalangue* en un mot.

Le déchiffrage suppose le chiffre, or Lacan en viendra à dire que ce qui fait le chiffre c'est la jouissance. Interpréter à partir de l'équivoque, c'est aussi aller au plus près de ce que Lacan a appelé *lalangue*, qui implique une jouissance dans le langage. Il en donne pour exemple le cas du patient fétichiste de Freud pour montrer que c'est dans la langue que parlait le patient dans sa prime enfance que l'explication du fétiche a pu être donnée.

Le déchiffrage permet l'effet de sens

La nécessité du déchiffrage tient au fait que si la psychanalyse opère, ce n'est pas par des effets de suggestion. Dans « RSI », Lacan montre que dans la psychanalyse on opère à réduire ce qui jusque-là faisait sens pour le sujet. Parce que le sens ne se supporte pas par le symbolique, le sens est ce qui fait forme, il est supporté par l'imaginaire. Dans le texte « Lituraterre », Lacan l'illustre par la forme des nuages dans les estampes japonaises dont la rupture fait apparaître la jouissance.

L'inconscient, dit Lacan dans « RSI », se supporte de « quelque chose » structuré comme le symbolique. Le symbolique est non pas du côté du sens mais du côté du non-sens puisqu'il se constitue à partir de la métaphore, et dans la métaphore l'effet de sens se produit par le non-sens. Ce « quelque chose » dont parle Lacan propre au symbolique est aussi l'équivoque du langage, or l'équivoque s'oppose au sens, c'est une abolition du sens.

Lacan s'attache à montrer qu'avec l'effet de sens dans la psychanalyse le symbolique peut véhiculer du réel. Cerner le réel de la jouissance, c'est ce à quoi conduit la psychanalyse. « Le réel est quelque chose qui s'écrit, dit Lacan dans "Les non-dupes errent", et qu'il s'agit de lire en le déchiffrant ⁴. » C'est donc par le déchiffrage qu'on accède au savoir inconscient. Le bien-dire implique donc de ne pas répondre à la demande de sens du patient, et Lacan montre dans *Télévision* que cette question du déchiffrage s'oppose à l'idée que l'on pourrait expliquer la psychanalyse par la science.

Je vais rapidement revenir sur un exemple clinique de Freud dans *Introduction à la psychanalyse*, dans le chapitre intitulé « Le sens des symptômes ». C'est un texte auquel Lacan fait référence dans sa

4. J. Lacan, « Les non-dupes errent », séminaire inédit, séance du 12 février 1974.

« Conférence à Genève » pour montrer que les symptômes ont un sens mais un sens qui est à interpréter et que ce n'est pas en leur donnant du sens que l'on pourra les réduire. Cet exemple est bien connu mais j'y reviens parce qu'il éclaire très bien la portée du déchiffrement dans la psychanalyse.

Freud s'intéresse à la névrose obsessionnelle et montre qu'il est inutile de proposer au malade d'adopter un autre comportement, d'être raisonnable, de lui proposer des techniques pour abandonner ses mauvais penchants. Le malade y a pensé lui-même mais il lui est impossible de se débarrasser de ses symptômes de cette façon. Quand son symptôme devient trop pénible, il est remplacé par un autre et il arrive un moment où il est difficile de retrouver le symptôme initial.

La patiente dont parle Freud avait comme symptôme une habitude compulsive de se précipiter plusieurs fois par jour d'une pièce à une autre où elle se tenait près d'un bureau et appelait la femme de chambre. Elle se mettait dans une position telle que celle-ci avait le regard attiré par une tache rouge sur le tapis.

Ce symptôme a disparu quand cette patiente a pu évoquer un épisode de son histoire. Cette jeune femme avait épousé dix ans plus tôt un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Cet homme s'était montré impuissant lors de sa nuit de noces et avait passé toute la nuit à courir de sa chambre à celle de sa femme pour renouveler ses tentatives. Le lendemain, comme il avait honte vis-à-vis de la femme de chambre qui allait faire le lit, il avait versé une bouteille d'encre rouge sur le drap là où aurait dû se trouver la tache de sang.

Cette petite vignette permet de cibler ce qui s'écrit du symptôme : table, tapis, tache, et qu'il faut lire en le déchiffrant. Ce déchiffrement se fait à partir de la parole du patient, et dans son récit on accède aux signifiants qui ont constitué le symptôme : lit, drap, sang. Sans ce déchiffrement le sens du symptôme n'aurait pu être atteint. À l'opposé, vouloir donner du sens arrête la possibilité de déchiffrement.

Dans les formes actuelles de thérapie, ce symptôme aurait pu être classé dans la catégorie des TOC (troubles obsessionnels compulsifs) et aurait donné lieu à un traitement qui exclut la cause de sa constitution. On voit bien ici que donner du sens au symptôme sans

chercher à le déchiffrer ne permet pas d'en atteindre la cause, et s'il disparaît c'est pour se transformer en un autre symptôme.

On en revient à la notion de sens, et la référence au sens nous renvoie aux trois registres dégagés par Lacan :

- l'imaginaire, qui est de l'ordre du sens, de ce qui fait forme ;
- le symbolique, de l'ordre du non-sens, caractérisé par la métaphore et la métonymie ;
- le réel, de l'ordre de l'effet de sens, qui est une écriture et implique le déchiffrement.

Dans le séminaire « RSI », Lacan se sert du nouage de ces trois registres pour illustrer la façon dont on opère dans l'analyse. « C'est dans l'effet d'écriture du symbolique, dit-il, que tient l'effet de sens ⁵. » Il situe l'effet de sens du côté du réel comme ce qu'il s'agit de produire dans l'analyse. « C'est-à-dire, dit-il, que le réel surmonte le symbolique ⁶. » Il en déduit que ce qui opère dans l'analyse, c'est de nouer autrement l'imaginaire, le symbolique et le réel. Or on pourrait dire que nouer autrement ces trois registres, si on les définit par rapport au sens comme je viens de le faire, consiste par le déchiffrement à donner au sens une autre valeur que ce qu'il avait pour l'analysant avant l'analyse.

Bien-dire et savoir ne sont pas du côté du sens

On peut maintenant revenir à la formule du début : « Il n'est d'éthique que du bien-dire... savoir que de non-sens » et mettre en évidence le fait que bien-dire et savoir ne sont pas du côté du sens.

Si le bien-dire est ce à quoi conduit la psychanalyse, on a vu qu'il passe par une réduction de ce qui faisait sens pour l'analysant du point de vue imaginaire. Dans le séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », Lacan revient, à propos de la question du sens, au texte des *Écrits* « Fonction et champ de la parole et du langage » sur la distinction entre parole pleine et parole vide. Il souligne : « La parole pleine est une parole pleine de sens [pleine du double sens des mots]. La parole vide c'est une qui n'a que de la signification [...] de la volonté de sens qui consiste à éliminer le

5. J. Lacan, « RSI », séminaire inédit, séance du 10 décembre 1974.

6. *Ibid.*, séance du 17 décembre 1974.

double sens. » Il poursuit : « La poésie quand elle rate c'est de n'avoir qu'une signification ⁷. » Il précise alors que la signification n'est pas ce qu'on croit : la signification est « un mot vide ».

Le bien-dire fait référence à la parole pleine, qui renvoie à la duplicité du signifiant, au double sens des mots, ce qui est à distinguer de la signification. Dans le même séminaire, Lacan souligne la différence entre savoir et connaissance. Il précise que la structure du savoir est différente de celle de la connaissance. Il montre que l'on a accès au savoir par les effets de signifiants. Il disait dans « Radiophonie » qu'il ne peut pas y avoir de savoir du réel, qu'il ne peut y avoir que des effets de vérité qui en découlent ⁸. Mais il y a un savoir dans le réel, un savoir qui ne peut pas se dire du fait que pour l'être parlant le rapport sexuel est impossible à écrire. Le savoir ne peut donc jamais être directement atteint par le sens, on ne l'atteint que par des effets de sens qui s'obtiennent par des articulations signifiantes, des substitutions de signifiants où le sens est donné à partir du non-sens. Lacan va jusqu'à dire dans « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » qu'« il n'y a pas de connaissance. Il n'y a que du savoir au sens que j'ai dit d'abord, à savoir qu'on se goure ⁹ ».

Un peu plus tard dans le même séminaire, il précise encore que le savoir dans le réel ne peut pas se dire dans la mesure où le réel, bien qu'il dise la vérité sur l'impossible du rapport sexuel, ne parle pas. D'un côté donc le réel dit la vérité mais il ne parle pas. De l'autre le symbolique ne dit que des mensonges quand il parle, dans la mesure où il s'exprime par la *Verneinung*. Et Lacan poursuit : « Ce à quoi se reconnaît typiquement la *Verneinung*, c'est qu'il faut dire une chose fausse pour faire passer une vérité ¹⁰. » Le propre de ce savoir, comme Lacan l'a mis en évidence, est qu'on sait sans le savoir et qu'on a accès à ce savoir par les effets de signifiants qui sont à déchiffrer.

Si la vertu du *gay savoir* est de ne pas donner du sens mais de déchiffrer, ce déchiffrement du savoir inconscient implique d'être dupe

7. J. Lacan, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », séminaire inédit, séance du 15 mars 1977.

8. J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 422.

9. J. Lacan, « L'insu que sait... », *op. cit.*, séance du 14 décembre 1976.

10. *Ibid.*, séance du 15 décembre 1977.

de l'inconscient. Alors, pourrait-on dire à l'opposé que vouloir donner du sens serait une lâcheté et cette lâcheté un rejet de l'inconscient ? Cette question me paraît d'actualité dans la mesure où toutes les nouvelles formes de thérapie vont plutôt dans la direction de vouloir donner du sens et donc d'un rejet de l'inconscient.

Éthique et escroquerie

Dans le séminaire « Les non-dupes errent », Lacan demande : « Est-ce qu'il y aurait une autre éthique que celle qui se fonderait sur le refus d'être non dupe de l'inconscient ? » « De cet inconscient qui en fin de compte est notre seul lot de savoir ¹¹. »

J'ai voulu montrer par ce développement que, pour la psychanalyse, l'éthique du bien-dire s'apparente au refus d'être non dupe de l'inconscient. Être dupe de l'inconscient, c'est tenir compte de la structure propre au langage. Mais c'est aussi ce que Lacan appelle une escroquerie au même titre que la poésie dans la mesure où elle joue sur la duplicité du signifiant. C'est pourquoi, si la psychanalyse est une escroquerie, c'est une escroquerie, dit Lacan, « qui tombe juste par rapport à ce qu'est le signifiant ¹² ». Et il dit aussi que « pour que la psychanalyse ne soit pas une véritable escroquerie l'analyste dans la pratique vise ce qui est au-delà du sens, de la suggestion liée à tout discours ¹³ ».

Aussi, si la psychanalyse opère, c'est parce qu'elle a un effet de sens et non un effet de suggestion, et qu'elle ne répond pas à la demande de sens.

11. J. Lacan, « Les non-dupes errent », *op. cit.*, séance du 13 novembre 1973.

12. J. Lacan, « L'insu que sait... », *op. cit.*, séance du 15 mars 1977.

13. *Ibid.*